

Communication de Monsieur Gilbert Rose



Séance du 23 mars 2012



Encore un musicien oublié: Maurice Bagot

Pourquoi, monsieur le Président, chers confrères, pourquoi vous importuner aujourd'hui avec un musicien qui n'est même pas né en Lorraine? Pourquoi me pencher sur l'existence et l'œuvre d'un homme dont on a tout oublié dès le jour de son décès, alors qu'il avait effectué une carrière de compositeur et de chef d'orchestre admirée par ses pairs et de nombreux instrumentistes?

Tout simplement parce que j'ai pensé que, comme moi, vous n'aimiez pas l'injustice. Et puis je lui devais bien cela! Lorsqu'il y a quelques années, j'ai souhaité vous entretenir du compositeur lorrain Gustave Charpentier, son petit-neveu Jean-Marie, architecte disparu l'an dernier, et sa soeur Chantal, m'avaient confié les Mémoires manuscrits de leur grand-oncle. Au bas de la dernière page de ce précieux document, en petits caractères, figurait la mention suivante : Maurice Bagot, 1 rue Meslay, 75003 Paris, décembre 1976.

J'avais bien sûr remarqué que certains passages du texte n'étaient pas de la main du mémoriste, puisqu'ils étaient évoqués à la troisième personne. J'en ai déduit que ces passages de transition dans les Mémoires avaient été écrits par ce personnage inconnu. Voilà la raison principale qui a causé mes premières recherches.

Les descendants de Gustave Charpentier m'ont appris que Maurice Bagot était un ami de Claude, leur père, également architecte, et que, sur la demande de ce dernier, il avait rangé et classé les affaires de Gustave, après son décès en 1956. Ils n'en savaient pas davantage. C'est ainsi que Bagot mit en ordre les

Mémoires du compositeur lorrain, ajoutant de nombreuses réflexions personnelles au texte initial.

Le début de mes recherches ne fut pas facile, le personnage ayant parcouru son existence avec une discrétion surprenante, alors que certains membres de sa famille ont laissé une belle réputation dans l'Histoire. Il est issu de l'ancienne noblesse bretonne, les seigneurs de La Villeféron et des Portes, puis du Parc, depuis le XV^e siècle. Le dernier à avoir fait état de ses titres de noblesse fut Joseph-Marie-Annibal, mort en 1855. L'arrière petit-fils de celui-ci, était Louis-Joseph Bagot, né à Broons, berceau de la famille, en 1862, mort en 1941, médecin de la Marine issu de l'École de médecine navale de Brest. C'est lui qui découvrit les vertus de l'eau de mer chauffée et créa en 1899 l'Institut marin de Rockroum (à Roscoff) pour le traitement des rhumatismes. Il est l'inventeur de la thalassothérapie et sa descendance fut prodigieuse : ce bon docteur, grâce à qui Louison Bobet fit fortune, a eu 12 enfants et 67 petits-enfants.

Maurice Bagot était le neveu de ce médecin, fils de son frère Joseph-Jean et de Berthe-Marie Chevrolais. Il est né à Saint-Servan, son père occupant un poste important aux douanes de Saint-Malo, le 30 mai 1896. Ce village fut rattaché au célèbre port en 1967. Maurice y fréquenta le collège de la Providence, ancienne Préceptorerie de Saint-Malo devenue laïque. Il y apprit les premiers rudiments du solfège, comme tout le monde, sans attirance particulière.

Son père ayant été nommé vérificateur à la direction départementale des douanes à Nantes, le jeune Maurice poursuivit ses études dans cette ville où il demeura, 7 rue Jean-Jacques Rousseau, peut-être le même appartement que celui qu'habita Jules Verne 50 ans plus tôt à la même adresse. En 1911, la famille déménagea pour le 8 rue de Carcouet. Il fréquenta le Lycée de Nantes, futur Lycée Georges Clémenceau, où il eut peut-être comme professeur Édouard Herriot, qui y enseigna peu de temps avant de rejoindre l'Université de Nancy. Ses compagnons d'études furent l'écrivain-dessinateur Jacques Vaché, le futur ministre André Morice et, plus jeune, le compositeur Olivier Messiaen. Comme ce dernier, il reçut à Nantes, ses premières leçons d'harmonie de Jehan de Gibon, professeur de musique au Lycée.

Durant l'année scolaire 1909-1910, chaque jeudi, jour de congé, il allait suivre des cours de dessin à l'École des Beaux-Arts. Il avait 13 ans. Il n'était plus inscrit en 1911-1912, remplacé par sa sœur Marguerite. Puis on retrouve Maurice, participant à tous les cours durant l'année 1913-1914. A 17 ans il a décidé de devenir architecte. C'est d'ailleurs ce qu'il note naïvement sur sa feuille d'admission, à la rubrique profession.

Maurice Bagot est toujours inscrit à l'École des Beaux-Arts de Nantes pour l'année 1914-1915, mais j'ignore s'il a vraiment suivi les cours, car il s'est engagé volontairement après la déclaration de guerre du 1^{er} août 1914. Il ne m'est pas possible d'avoir accès à son livret matricule avant l'année 2046, parce qu'il survécut au conflit, étant seulement blessé. Il fut soigné par un médecin militaire que je soupçonne avoir été Georges Duhamel, car je ne peux certifier la présence de l'un et de l'autre au même endroit, au même moment. Mais le fait qu'aussitôt après la guerre ils se soient rencontrés et appréciés m'incite à le penser ; en effet, ils ne suivaient pas les mêmes filières, et le médecin-écrivain avait 20 ans de plus que Maurice Bagot.

A la fin du conflit, nommé chevalier de la Légion d'honneur^[1], ayant reçu la Croix de guerre et après quelques mois de convalescence à Nantes, il se rendit à Paris et entra à l'École des Beaux-Arts de la capitale, dans la section architecture ; il appartenait à l'atelier de Emmanuel Pontremoli. Pourtant, sa volonté de pratiquer cette profession a été quelque peu ébranlée. En effet, il retrouve Georges Duhamel et ses amis Romain Rolland, Charles Vildrac et René Arcos, qui se réunissent au Théâtre du Vieux-Colombier, et lui font connaître le compositeur Albert Doyen. Ce dernier devient un guide et un conseiller. Son avenir d'architecte est fortement ébranlé. Surtout qu'il a également rencontré dans ce groupe Pierre-Jean Jouve, ami de Toscanini et de Bruno Walter, grand amateur de musique. En outre, durant sa convalescence à Nantes, je ne puis affirmer qu'il n'ait pas connu Paul Ladmirault, de vingt ans son aîné, qui a été nommé professeur de fugue et contrepoint au Conservatoire de la ville en 1920.

Maurice Bagot a la chance de se trouver à Paris dans un groupe avant-gardiste, à un moment de grande évolution, sinon révolution culturelle, surtout dans le monde musical. Durant ces années d'entre deux guerres, à la suite de Massenet, Charpentier, Saint-Saëns, Franck, d'Indy, pour ne citer qu'eux, (je n'aurai garde, ici, d'oublier Ropartz et Bachelet), après la brèche creusée par Debussy dans la création musicale, on voit s'installer Ravel, Stravinsky, Fauré, Pierné, d'autres, qui ouvrent des portes dans lesquelles vont s'engouffrer de jeunes esprits créateurs à la suite du fringant Darius Milhaud, comme Honegger, Migot, Enesco, Ibert, Poulenc. La tonalité tranquille, déjà mise à mal par Debussy, va laisser la place à la polytonalité, l'atonalité, le dodécaphonisme et le sérialisme avec Schönberg et Alban Berg. D'autres, comme Bela Bartok, Kurt Weill, vont introduire les systèmes de rapports proportionnels et du nombre d'or, alliant intimement la création musicale et les mathématiques. Et je ne parle pas des quarts et tiers de ton de Aloïs Haba, qui a l'âge de Bagot, et de Ivan Wischnegradsky, plus jeune, ni du langage inventif si particulier de Messiaen.

Donc Maurice Bagot est au Théâtre du Vieux-Colombier vers 1920, lorsque le Groupe des Six va cesser d'y donner des concerts et au moment où Charles Vildrac y fait représenter sa pièce, «*Le Paquebot Tenacity*», qui restera trois ans à l'affiche. C'est ainsi qu'il pénétra dans le cénacle de Jacques Copeau, où il fit d'autres rencontres lui ouvrant la perspective d'une carrière musicale. Surtout il se lia avec le neveu du *patron*, Michel Saint-Denis qui avait son âge, parmi tous leurs amis quadragénaires (vous le connaissez peut-être sous le nom de Jacques Duchesne, animateur, plus tard à Londres, de la chronique célèbre *Les Français parlent aux Français*). Durant l'année 1920, le Théâtre du Vieux-Colombier programma Georges Duhamel (*L'Oeuvre des Athlètes*), Jules Romains (*Cromedègre le Vieil*) et Rabindranath Tagore (*Amal et la lettre du Roi*). Au Vieux-Colombier, Bagot rencontra également les jeunes comédiens de l'École Copeau, Louis Jouvet, Charles Dullin, Marguerite Moreno et d'autres. Il baignait dans une atmosphère musico-théâtrale propice à la rêverie et aux espoirs infinis.

En 1921, Maurice Pottecher, fondateur du Théâtre du Peuple à Bussang, vint demander conseil à Jacques Copeau à propos de son adaptation de la pièce du poète sanscrit Kalidasa, «*L'anneau de Sakountala*», qu'il souhaitait faire représenter. Le Vosgien fit part au célèbre scénariste de son intention d'insérer de la musique de scène entre les sept actes de la pièce et lui demanda de lui recommander un compositeur.

Albert Doyen, trop occupé par la fondation de ses concerts *Les Fêtes du Peuple*, n'avait pas le temps et se récusa. On pensa alors au jeune Bagot, - et ce fut sa première chance -, lequel, sans réfléchir à son manque de technique, accepta avec enthousiasme. Il se mit au travail immédiatement, mais, prudent, alla s'inscrire en qualité d'auditeur libre, au Conservatoire de musique nouvellement installé rue de Madrid, dans la classe de fugue et contrepoint de Georges Caussade. Il sera le condisciple de Jean Rivier, né également en 1896, et qui fit, comme lui, d'autres études avant de se décider pour la composition musicale. Mais, contrairement à Rivier, Bagot ne passa jamais les concours de fin d'année.

Pour s'imprégner de l'esprit sanscrit, il alla prendre des leçons auprès du compositeur hindou Hazrat Inayat Kahn, installé depuis peu de temps à Suresne, où il demeurera quelques années. Celui-ci avait donné un récital à la Galerie de La Boétie le lundi 27 décembre 1920. La musique de scène pour Bussang fut bientôt écrite, dans un style imité des ragas de Tagore, et la pièce fut jouée avec grand succès durant l'été de 1923. Bagot passa les mois de juillet et août à Bussang.

Dès le début de l'année 1921, Copeau demanda à Albert Doyen, sans doute aidé de Maurice Bagot, d'organiser des matinées musicales au Théâtre du Vieux-

Colombier. Bela Bartok assista à l'une d'elles le 8 avril 1922 et y joua ses œuvres durant l'hiver 1923. Bagot était présent, et ce fut sa première influence. Dès ce moment il va s'intéresser aux compositeurs modernes et suivre avidement l'évolution de l'écriture musicale, et si possible y participer.

Notons au passage qu'en novembre 1922, le jeune Marcel Dautremer entrait dans la classe préparatoire de violon au Conservatoire. Cette même année, le célèbre critique Pierre de La Pommeraye écrasa littéralement Darius Milhaud après l'exécution de *La Création du Monde*. Les rédacteurs musicaux n'étaient pas tendres pour les jeunes compositeurs. Je ne peux résister à la tentation de citer l'un d'eux au sujet d'une œuvre de Maurice Imbert : « *La flûte piaille, le hautbois grésille, le basson.... non, jamais je n'oserai dire ce que fait le basson...* »

La réussite de Maurice Bagot sera longue et fastidieuse, car il n'appartenait pas à la filière du Conservatoire. Dès qu'un compositeur de la « grande maison » obtenait un 1^{er} prix d'écriture, il était certain d'être joué par un des nombreux orchestres de Paris, surtout par les Concerts Colonne, sous la direction de Gabriel Pierné, mais également aux Concerts Poulet ou chez Robert Siohan. La première fois qu'on entendit la musique de Bagot à Paris, ce fut lors de la reprise de *L'anneau de Sakountala* au théâtre du Gymnase au cours de la saison 1923-24. La critique ne mentionna même pas son nom !

La collaboration de Maurice Bagot et de Maurice Pottecher se poursuivra durant de nombreuses années avec *Le Miracle du sang* suivi de *Amys et Amyle* en 1925 et 1926, *Le Valet noir* en 1927, *Le Secret de la montagne* en 1930, *La Reine violante* en 1931-1932, *Jean de Calais* en 1933 et 1934, enfin *Le Bourdon de Herlisheim* en 1934. Les interventions musicales étaient nombreuses car les pièces de Pottecher, très découpées, comportaient souvent jusqu'à douze tableaux.

Dans sa jeunesse d'étudiant, Bagot n'a pas seulement fréquenté les membres de l'ancienne abbaye de Créteil, mais à l'École des Beaux-Arts, dirigée par Léon Bonnat, il assista aux cours de Henri Deglane et Gaston Redon, dont il n'a pas connu le frère Ernest, musicien mort en 1915. Il eut comme condisciple, Marcel Delannoy, également futur compositeur, lequel, par la suite, écrivit de nombreuses musiques de films, et, lors de sa dernière année, Claude Charpentier qui entrait à l'École. Celui-ci était le neveu du compositeur, prix de Rome et membre de l'Institut, Gustave Charpentier.

Claude Charpentier, qui jouait de la contrebasse, hésitait comme lui, entre la musique et l'architecture, mais finit par choisir cette dernière discipline, contrairement à Bagot. Tous deux, à des moments différents, participèrent aux travaux de l'Association Symphonique de l'École des Beaux-Arts, orchestre né en 1911 sous la direction d'un certain Renaud, à qui succéda l'année suivante

un autre méconnu, Henri Welsch. L'orchestre prit alors le nom qu'il a gardé jusqu'à aujourd'hui, *Le Violon d'Ingres*. Ce n'est qu'en 1929 que Maurice Bagot prendra la direction de cet orchestre jusqu'en 1939.

Mais auparavant, Claude Charpentier lui fit connaître son père Victor, frère de Gustave, qui jouait du violoncelle à l'orchestre de l'Opéra. Victor Charpentier était aussi chef d'orchestre et, à la tête d'un ensemble important, *l'Association des Grands Concerts*, organisait des manifestations gigantesques regroupant souvent 250 exécutants, orchestre et chœurs confondus, mêlant professionnels et amateurs, pour le plus grand plaisir d'un public parisien avide de ce genre de rassemblement. C'est exactement ce que faisait Gustave Charpentier avec ses propres œuvres. Mais son frère programmat le *Requiem* de Berlioz à la Sorbonne (novembre 1919), la 9^e de Beethoven, *Le Désert* de David avec Sarah Bernhard (mars 1920), *La Damnation de Faust* au Trocadero (13 février 1921), etc... Albert Doyen fera de même avec son association *Les Fêtes du Peuple*.

Victor fut aussi le chef d'orchestre du premier poste français de radiodiffusion, né le 24 décembre 1921 sous le nom de Radiola, qui devint Radio-Paris le 29 mars 1924. Dès le 6 novembre 1922, un orchestre, d'abord formé de sept musiciens, qui s'étoffait progressivement, donnait un concert quotidien de 17 à 18 h. 30, le dimanche à 14 h., sous la direction de Victor Charpentier.

Maurice Bagot travailla la direction d'orchestre avec le père de son ami Claude. Il se perfectionna avec Hermann Scherchen lorsque celui-ci vint donner des concerts en France à la tête de l'Orchestre Symphonique de Paris, en décembre 1929 et octobre 1930. A partir de cette date, comme son maître, il fut un des premiers à diriger sans baguette et de mémoire.

A l'imitation de Victor Charpentier et Albert Doyen, Maurice Bagot créa lui aussi une association regroupant des chœurs et un orchestre amateurs, sous le nom de *Ars Musica*, avec l'aide de la cantatrice Madame Hardy-Verneuil. Il donna son premier concert le jeudi 2 juin 1927 à la Scola Cantorum, annoncé dans la presse, mais sans aucun compte-rendu ou critique. Ses concerts se déroulèrent ensuite régulièrement, deux à six chaque année, avec le concours de chanteurs amateurs, comme la fille de Pottecher, Odile, mais aussi les vedettes des grandes scènes lyriques de Paris. La première fois que le nom de Maurice Bagot apparut dans la presse, ce fut le 17 février 1928 dans le *Ménestrel*. Il s'agissait de la critique du quatrième concert d'*Ars Musica* le 6 février dans la salle de l'ancien Conservatoire, consacré à *Judas Maccabée* de Haendel. Le chef d'orchestre était couvert de louanges ainsi que ses solistes, Mmes Hardy-Verneuil, Suzanne Jacotin, M^{lle} Odile Pottecher, MM. Louis de La Patellière et F.-Jean Aubert. La Maîtrise de Saint-Louis-en-l'Île participait aussi à ce concert.

Cette année 1928 fut très bénéfique à Bagot. En effet, durant le mois d'avril, le Théâtre de l'Odéon reprit *Amyx et Amyle* de Pottecher, dont « *La musique de scène de M. Maurice Bagot souligne agréablement les péripéties du drame* ». (Le Menestrel du 27 avril 1928). Enfin, le 25 décembre, il dirigea la messe de Noël et un concert dans la chapelle du Val-de-Grâce, au bénéfice du relevage de l'orgue Cavaillé-Coll par Koenig, lequel sera réceptionné l'année suivante, le 25 mai, par le titulaire Achille Philip. Les concerts de *Ars Musica* se poursuivirent les 20 mars 1928, 16 juin 1929 et 14 janvier 1930, dont la critique rendit compte : « *...par rapport à l'année dernière, le progrès est considérable. Il n'y a plus les mêmes timidités et les mêmes flottements. La direction du chef d'orchestre, M. Maurice Bagot, est de plus en plus précise et ferme ; les chœurs chantent avec plus de sûreté et les instrumentistes donnent à leur jeu plus de couleur* ». A ce concert participaient les cantatrices Claire Croiza (qui débuta à Nancy en 1905 et donna un fils à Honegger en 1926), Marie-Thérèse Holley et Odile Pottecher. La violoniste Marie-Ange Henry brilla dans le Concerto en mi majeur de Bach, et on entendit en première audition *Le Cortège des Saisons*, pour chœur et orchestre, de Maurice Bagot, « *Quatre strophes d'Edmond Spencer, ressaisies en leur fraîcheur native, et traduites avec un art très probe* ».

Le 15 février 1930, une des Isadorables, compagnie de jeunes danseuses adoptées par Isadora Duncan, Lisa Duncan donna un spectacle de danse au Théâtre des Champs-Élysées, et choisit l'orchestre *Ars Musica* dirigé par Bagot pour accompagner son spectacle. Puis lors du concert traditionnel de son orchestre le 9 avril, Antoine Geoffroy-Dechaume se fit entendre à l'orgue et au clavecin, alors que Mmes Lina Falk et Hardy-Verneuil, MM. Henri Saint-Criq, Jean Hazart et Maurice Besniée interprétaient une cantate de Buxtehude, *l'Oratorio de Noël* de Bach et *Les Fêtes d'été* de Rameau, avec les chœurs.

Les concerts se poursuivirent, le 12 mai dans la salle du Majestic, le 5 février et le 27 avril 1931 à l'ancien Conservatoire. Une sœur de Maurice, Simone Bagot, danseuse restée en Bretagne, fit représenter son ballet *Le triomphe de Minerve* sur le théâtre de Rennes, au mois de mars 1931. A partir de cette époque, il introduisit une ou plusieurs de ses œuvres dans ses concerts, aussi bien à *Ars Musica* qu'au *Violon d'Ingres*. Avec ce dernier orchestre, il donnait plusieurs concerts par an qui se déroulaient souvent salle Bonaparte, place Saint-Simplice. De plus, il participait chaque année à la Messe du Souvenir de l'École des Beaux-Arts, à Saint-Germain-des-Prés.

Le sénateur Anatole Jovelet ayant retrouvé l'orgue de l'ancienne chapelle du Sénat, le fit restaurer et installer à son emplacement primitif, après remise en état des lieux. Nommée salle de Brosses, la chapelle fut inaugurée par *Ars Musica* sous la direction de Bagot en mars 1931. Après une première partie

réservée à mademoiselle Holley, organiste, Bagot dirigea son ballet *Le Triomphe de Minerve*.

Après le concert du 15 décembre 1932, au cours duquel notre compositeur fit entendre la musique de Lully et des extraits de la *Pénélope* de Fauré, on put lire dans la presse : « *M. Maurice Bagot, l'un des chefs d'orchestre les plus remarquables de notre temps - par sa conscience et sa sobriété - nous proposait des visions antiques...* ». Sans doute l'auteur de ces termes était un ami de Romain Rolland et participait à la rédaction de la revue *Europe*, mais l'article de Maurice Bouvier-Ajam fit le plus grand bien à notre musicien débutant dans la vie active.

Citons encore quelques manifestations musicales de son association, le 9 juin 1933 à l'École Normale de Musique, au cours de laquelle fut créée *La Mort de Daphnis*, pour chœur à trois voix de femmes et 9 instruments ; le 10 avril 1934 au Cercle Musical de Paris, on donna pour la première fois *Trois Chants* pour ondes Martenot et quatuor, et trois mélodies, *Songe délicieux* et *Cette Ville marine*, sur des textes de Philippe Chabaneix, et *Quand Dieu me réveillera*, poème de Maurice André, qui seront édités chez Fortin l'année suivante.

C'est environ à cette époque que Bagot fut nommé directeur de l'École de musique d'Auteuil, au sein de laquelle il créa un orchestre d'élèves et un autre chœur qu'il fit également participer à ses concerts.

Au cours de cette période, un appareil électronique sonore utilisant les ondes radio fit son apparition. Il aurait été inventé par Maurice Martenot qui le présenta en public le 3 mai 1928 à l'Opéra. Mais le 8 décembre de l'année précédente, également à l'Opéra, l'ingénieur russe Louis Thémérin présentait un instrument semblable de son invention. Allez savoir !

Plusieurs compositeurs s'emparèrent immédiatement de cet instrument nouveau, Olivier Messiaen en fut très friand, et Bagot fut du nombre. La musique de *Jean de Calais* est écrite en 1933 pour ondes, piano et quatuor à cordes. Son opus 59, beaucoup plus tardif, 1958, est une Suite pour trois ondiolines, appareil moins perfectionné que celui de Martenot, inventé par Georges Jenny en 1941.

Revenons aux productions de Bagot avec le concert de Gala au Cercle militaire de Paris le 3 mai 1934. Le 18 juin, « *Sous la direction aussi précise que simple et sincère de M. Maurice Bagot, les excellents chœurs et orchestre d'Arts Musica.....* » etc... Cette fois le répertoire est plus contemporain, puisqu'on entend Fauré, Honegger et Mme Renée Philippart-Gonzales, mais toujours Bach et Buxtehude avec le concours de Geoffroid-Dechaume. Le concert du 29 juin suivant fut une consécration pour Maurice Bagot ; son maître Hermann Scherchen

accepta par amitié de diriger gracieusement le groupe choral *d'Ars Musica* pour exécuter *Noces* de Stravinski et le premier acte de *Platée*, de Rameau. Ce qui donne une haute idée de la qualité des exécutions de cette chorale.

A partir du 7 novembre 1934, Maurice Bagot ajouta à ses activités de chef d'orchestre, celle de conférencier. A présent connu du public il organisa une série de *séances d'explications et d'interprétation d'œuvres musicales*, données au 4 de l'avenue de l'Opéra. Très prisées, elles étaient destinées *aux auditeurs et exécutants ayant pour but de leur faire mieux connaître et pénétrer la structure, les éléments harmoniques et le style des œuvres symphoniques et de musique de chambre qu'ils sont appelés à entendre ou à exécuter*. Ces conférences étaient illustrées à l'aide de disques. Dans son annonce, Bagot ajoutait : « *Des séances supplémentaires pour les personnes ne pouvant assister à celles du soir pouvaient être organisées après inscriptions reçues par l'auteur à son domicile, 2 square Grangé à Paris 13e* ». C'est l'époque durant laquelle il collabora au journal *La Semaine de Paris*, en qualité de critique musical.

L'année 1935 fut l'apogée des activités de Bagot. Le 25 février, il donna en première audition en France une *Messe* de Haydn récemment retrouvée, le concerto de Beethoven pour violon, *La prise de Troie* de Berlioz et *Deux Pièces* fort intéressantes de son jeune confrère Georges Migot, pour piano, voix et orchestre. Le 15 mars, lors d'un concert donné à l'École Normale de musique, l'association *Le Triton* programma sa pièce *La Mort de Daphnis*, dont il avait modifié l'orchestration. Il figure au même programme que Roussel, Poulenc, Rivier et d'autres compositeurs renommés. A partir de 1935, invité par Guy de Lioncourt, il participa régulièrement au jury de la classe de composition à l'École César Franck, en compagnie de Pierre de Bréville, Guy Ropartz et Albert Roussel.

C'est également en 1935 que Gabrielle Ritter-Ciampi, artiste lyrique renommée, créa son association *Les Artistes Lyriques Associés* et engagea deux chefs d'orchestre, Maurice Frigara et Maurice Bagot. Ce dernier inaugura son nouvel état de chef lyrique au Capitole de Toulouse le 23 février 1936, remplaçant au pied levé Frigara empêché, pour conduire *L'Enlèvement au Sérail*. Il fut légèrement égratigné par la critique : « *M. Bagot, surpris peut-être, a dirigé l'orchestre avec une légère nervosité et par instant un certain décalage avec les chanteurs ; il n'en a pas moins fait ressortir toute la grâce juvénile et toute la coquetterie de ce joyau musical.* »

Enfin, c'est aussi en 1935, le 24 octobre, que Maurice Bagot épousa Jeanne-Louise-Maria Rigaud, à la mairie du 4^e arrondissement. Son oncle le docteur Louis Bagot était témoin. Ils eurent plusieurs enfants, dont Françoise.

Pour le concert *Ars Musica* du 27 janvier 1936, avec le concerto en mi b de Mozart et une cantate de Bach, Bagot programma le 3^e acte entier du *Poirier de Misère*, chef-d'œuvre de son ami Marcel Delannoy. *Le Triton* fit appel à la chorale de *Ars Musica* pour interpréter *Adages* de Darius Milhaud, œuvre écrite pour 4 voix, chœur et 7 instruments, d'une extrême difficulté. Ce concert eut lieu le 25 mars 1936, à l'École Normale de musique, et Charles Cuvillier en dit le plus grand bien dans *Le Petit Parisien*, préférant la musique de Bagot à celle de Lajtha ou de Henri Barraud.

Dans *Le Temps* du 23 mai 1936, Florent Schmitt écrit un article dans lequel il cite avantageusement Maurice Bagot. Il récidivera le 13 février 1937.

L'année suivante, parmi les nombreuses manifestations de *Ars Musica*, on peut relever le concert donné salle Chopin-Pleyel le 3 juin 1937 avec les orchestres réunis de l'association et de l'École de musique d'Auteuil, ainsi que la chorale du même établissement, *Les Enfants d'Auteuil*, qui interprétèrent *Le Couronnement de Poppée*, ainsi qu'une œuvre de Darius Milhaud. C'est en été de cette année, que fut repris à Bussang *L'Anneau de Sakountala*, pièce de Pottecher qui fut la première œuvre jouée de Maurice Bagot en 1922.

Depuis quelques années déjà, la musique de Bagot était interprétée à Radio P.T.T., grâce à Victor Charpentier et à Georges Duhamel, qui appartenaient tous deux au conseil d'administration du poste. Le lundi 1^{er} août 1938, on put entendre sur les ondes la première audition de *La Mégère domptée*, pièce de Albric et Béal d'après Shakespeare, dont Bagot avait écrit la musique de scène. Le lundi 12 juin 1939, Bagot dirigea pour Radio-Paris, un concert donné par l'Association nationale des compositeurs anciens combattants. On y entendit de la musique de Delannoy, Gaubert, Rivier et, bien sûr, Bagot.

Je ne puis oublier le concert qui fut donné en décembre 1938 salle Poirel à Nancy, par l'orchestre du Conservatoire, au cours duquel on entendit des extraits de *La Chèvre de Monsieur Séguin* de Maurice Bagot. Le maître Alfred Bachelet céda, pour la circonstance, la baguette au compositeur.

Je m'arrêterai là dans l'énumération des concerts de Maurice Bagot, de plus en plus nombreux jusqu'à l'entrée des Allemands dans Paris. Comme de nombreux artistes, il quitta la capitale pour une région non occupée, le midi de la France. Maurice Bagot possédait une propriété à Cabris, près de Grasse, où il passait ses vacances. C'est dans cette petite cité médiévale qu'il se réfugia avec sa famille. Il ne fut pas le seul. Marie de Saint-Exupéry, mère d'Antoine et André Gide étaient ses voisins. Je ne sais s'il rencontra le père du *Petit Prince* rendant visita à sa maman, mais il est certain qu'il fréquenta l'auteur de *La Symphonie pastorale*, ainsi que ses nombreux visiteurs : Valery, Claudel et Malraux pour ne citer qu'eux, mais aussi Sartre et Camus.

Pendant qu'à Paris la Radiodiffusion nationale continue à faire entendre sa musique, Bagot recrée à Cannes son association *Ars Musica* et se produit sur la Côte d'Azur à de nombreuses occasions. Ainsi le 13 novembre 1941, il donne au Grand Hôtel sur la Croisette, une conférence sur la naissance de l'opéra, avec des exemples musicaux extraits de *Orfeo*, *Didon et Enée*, *Armide*.

Dès le mois suivant et durant toute la saison, il prend la direction de l'orchestre du casino de Cannes pour les galas de danse de la troupe de Marika Besobrasova, dans laquelle les vedettes de l'Opéra se sont réfugiées, dont Darsouval et Babilée. Il dirigera également plusieurs émissions musicales à Nice et Monte-Carlo. On le trouve également dans le jury de l'École de musique de Cannes avec ses amis Stan Golestan et le violoniste Gil Graven.

A la Libération, il rentra à Paris, où, modestement, il reprendra sa place à l'École de musique d'Auteuil, dirigeant de nombreux concerts avec les orchestres *Ars Musica* et *Le Violon d'Ingres*, ainsi qu'à la radio. Il continua à diriger des ballets au Théâtre des Champs-Élysées, sans doute dans la nouvelle compagnie créée par Roland Petit. Néanmoins, il retournait souvent à Cabris, où il composa ses œuvres les plus évoluées, dont sa 1^{ère} Symphonie que l'Orchestre Symphonique de la Radio exécutera sous sa direction en 1946. Cette œuvre sera reprise un peu plus tard par l'orchestre de Radio-Monte-Carlo, qu'il dirigeait souvent. Ce poste lui commanda sa *Symphonie Méditerranée*, qu'il présenta au concours du Prix Italia en 1952. C'est Marius Constant qui obtint le prix cette année-là. Marius Constant, qui l'engagera très souvent à diriger à France-Musique dès qu'il en fut nommé directeur en 1954. Cet échec lui permit néanmoins de rencontrer Luigi Dallapiccola avec lequel il débuta une longue période d'amitié et qu'il rencontra souvent soit à Paris, soit à Cabris.

Il peut paraître anormal qu'un compositeur de talent, dont les œuvres étaient fréquemment interprétées en concerts, à la radio et sur disques jusqu'à son décès le 31 octobre 1982, aussi bien en France qu'à l'étranger et jusqu'aux États-Unis, soit aujourd'hui totalement inconnu. On a peine à le comprendre, lorsque l'on sait qu'il était considéré par ses pairs comme un compositeur moderne et inventif et que ses œuvres, commandées ou non était fort bien accueillies à chacune de leurs auditions. Les nombreux disques 78 tours de sa musique qui furent gravés, surtout les œuvres pour saxo ou quatuor de saxophones, se sont vendus très rapidement et sont aujourd'hui introuvables.

Tous les ouvrages enregistrés de Maurice Bagot, soit sous sa direction, soit sous la conduite de chefs comme André Girard, Louis Frémaux ou Pol Mule, se trouvent dans les locaux de l'INA à Paris. On peut les écouter sur place. Mais pour les faire entendre lors d'une communication, comme aujourd'hui, les

conditions sont tellement draconiennes que j'ai renoncé. C'est la raison pour laquelle aucune partition de cet auteur ne vous sera proposée aujourd'hui. C'est dommage... J'ignore si mes propos seront suffisamment convaincants pour vous faire prendre conscience de la valeur de cette musique oubliée.

Pour l'entendre, il ne vous reste que l'INA à Paris, ...si vous êtes plus chanceux que moi...



Note

[1] La mention figure sur son acte de mariage mais son nom n'apparaît pas dans la liste des titulaires de la Légion d'honneur aux Archives Nationales.



Sources

Le Compositeur Maurice Bagot, par Maurice Bouvier-Ajam, dans la Revue Europe du mois de mars 1978.

Renseignements aimablement communiqués par Monsieur Denis Havard de la Montagne.

Les journaux : Le Ménestrel, La Semaine de Paris, Le Figaro, Le Journal des Débats, Le Petit Parisien, Le Matin, Le Temps, La Croix, L'Humanité, Le Littoral (Cannes) et Ouest-Eclair.